

Petite Revue du Tiers - Ordre

DE

SAINT-FRANÇOIS

VOL. VI

MONTRÉAL, JANVIER 1890

No 12

HEUREUSE NOUVELLE.

Avec ce dernier numéro de sa sixième année, la *Petite Revue du Tiers-Ordre* cesse de paraître !

Mais que signifie le titre de cet article : *Heureuse nouvelle* ?

La réponse est dans la note suivante, écrite par le R. P. Frédérick :

La Petite Revue du Tiers-Ordre avertit ses abonnés qu'elle cesse de paraître avec le présent numéro de janvier 1890, et qu'elle reparaitra prochainement sous la direction des Pères du premier Ordre, avec le titre de : REVUE DU TIERS-ORDRE ET DE LA TERRE-SAINTE.

Il y a cinq ans, lorsque nous fondions la *Petite Revue*, nous nous propositions de la faire servir de point de ralliement aux fraternités du Tiers-Ordre, du Canada. Elle devait faire connaître le Tiers-Ordre, étendre son influence, propager ses principes sur lesquels saint François et plusieurs papes illustres, entr'autres Notre Souverain Pontife Léon XIII, ont basé la rénovation de la société civile et son retour vers la perfection des premiers âges du christianisme.

Jusqu'à quel point avons-nous réussi ? Dieu seul le sait. Nous avons pourtant la satisfaction de savoir que notre *Revue* a fait un grand bien, non-seulement dans les fraternités du Tiers-Ordre, où en plusieurs endroits on en faisait la lecture publiquement aux assemblées de novices, mais encore parmi les fidèles. Un autre sujet de joie pour notre Fraternité, c'est qu'elle ait pu, au prix de grands sacrifices, maintenir la *Petite Revue* jusqu'à l'arrivée de nos Pères du premier Ordre dans le pays.

Nous pouvons donc aujourd'hui offrir à nos bons Pères

franciscains du premier Ordre cette pieuse publication à la veille de sa septième année. Ils la rendront plus grande, plus importante, plus générale. Elle y gagnera et ses lecteurs y gagneront aussi pour le plus grand bien du Tiers-Ordre et la plus grande gloire de Dieu

Nous engageons donc tous ceux qui ont encouragé la *Petite Revue* jusqu'à présent de continuer leur patronage à la *Revue du Tiers-Ordre et de la Terre Sainte*.

LE TRÈS SAINT NOM DE JÉSUS.

De toute éternité, le ciel retentissait de ce nom béni, et sur la terre la voix des patriarches et des prophètes l'annonçait ; les siècles se le transmettaient l'un à l'autre, comme objet d'espérance et de salut. Enfin le jour de la manifestation s'est levé, Nazareth l'a entendu, Bethléem l'entend à son tour : prêtons l'oreille au récit pieux et naïf d'une humble fille, de Saint-François, que l'on dirait avoir assisté à la scène qu'elle raconte :

“ L'auguste Marie et Saint Joseph délibérèrent sur le nom qu'ils devaient donner à l'Enfant-Dieu dans la circoncision ; sur quoi le saint époux dit : “ Chère Dame, “ quand l'ange du Très-Haut me révéla le grand mystère “ de l'Incarnation, il m'ordonna en même temps de donner le nom de Jésus à votre Fils sacré.” La Vierge “ mère répondit : “ il me désigna le même Nom lorsque “ le Verbe prit chair dans mon sein ; or, sachant le Nom, “ que le Très-Haut veut lui donner, par la bouche des “ anges, ses ministres, il est juste que nous révériions, “ avec un humble respect, les jugements impénétrables “ de sa sagesse infinie en ce saint Nom, et que mon Fils “ et mon Seigneur soit appelé Jésus : c'est ce que nous “ déclarerons au prêtre pour qu'il écrive ce divin Nom “ sur le registre des autres enfants circoncis.”.....

“ Pendant que la grande Reine du ciel et saint Joseph s'entretenaient à ce sujet, des troupes innombrables d'anges descendirent de l'empyrée sous forme humaine, avec des vêtements d'une blancheur éclatante, rehaussés par des ornements incarnats d'une richesse admirable. Ils portaient des palmes en leurs mains et des couronnes si brillantes sur leurs têtes, que chacune envoyait plus de lumière que plusieurs soleils ensemble ; et, en comparaison de la beauté de ces saints princes, tout ce qu'il y a de visible et de beau dans la nature ne paraît que laideur.

Mais ce qui frappait davantage dans leur aspect, c'était une devise, comme gravée sous un cristal sur la poitrine, où le très-doux Nom de Jésus était marqué. Et la splendeur qui en rejaillissait surpassait celle de tous les anges ensemble, de sorte que la variété qui se découvrait dans une telle multitude était si rare et si agréable, qu'il n'est possible ni de l'exprimer par des paroles, ni de la concevoir par l'imagination. Ces saints anges, étant entrés dans la grotte, se partagèrent en deux chœurs, regardant tous avec admiration leur Roi et leur Seigneur entre les chastes bras de la bienheureuse Mère. Les deux grands princes, saint Michel et saint Gabriel, étaient comme les chefs de cette milice céleste ; ils avaient aussi un plus grand éclat que les autres anges, et outre cet avantage, ils portaient en leurs mains le très-saint Nom de Jésus, écrit en plus gros caractères sur des espèces de médaillons d'une beauté et d'une richesse extraordinaires.

“ Les deux princes célestes se présentèrent à part à leur Reine et lui dirent : “ Illustre Dame, voici le Nom de “ votre Fils, qui est écrit de toute éternité dans l’entendement de Dieu : la très-sainte Trinité l’a donné à votre “ Fils unique, notre Seigneur, avec puissance de sauver “ le genre humain ; elle l’assied sur le trône de David : “ il y régnera, il châtiara ses ennemis, il en triomphera “ et les humiliera jusqu’à s’en servir de marchepied ; et “ jugeant avec équité, il élèvera ses amis et les placera “ dans la gloire de sa droite. Mais tout cela doit arriver “ au prix de ses peines et de son sang, qu’il doit maintenant verser en prenant ce Nom ; parce que c’est un “ nom de Sauveur et de Rédempteur, et ce seront les prémices de ce qu’il doit souffrir pour obéir au Père éternel.....

.....

“ Après la circoncision, “ le prêtre demanda aux saints époux quel nom ils souhaitaient donner à l’enfant circoncis, et notre grande Dame, toujours attentive au respect qu’elle portait à saint Joseph, lui dit de le déclarer. Le saint, se tournant vers elle avec une digne vénération, lui fit connaître qu’un si doux nom devait sortir de sa bouche. Et par une divine disposition, Marie et Joseph dirent en même temps : “ Jésus est son Nom.” Le prêtre répondit : “ Les parents sont bien d’accord, et grand est le nom qu’ils donnent à l’Enfant ; ” puis ils l’inscrivit sur le registre commun. En inscrivant ce nom sacré, il fut

touché d'une grande tendresse intérieure qui lui fit verser beaucoup de larmes."

Mais expression de la plus haute PUISSANCE et de la souveraine BONNÉ, le Nom de Jésus est-il sans valeur, sans efficacité ? Non, répond saint Bernard, *il contient la réalité de ce qu'il signifie*. Il la contient non pas seulement parce qu'il s'applique à un être dans lequel habite substantiellement la plénitude de la divinité et l'assurance de notre salut, mais encore parce qu'il a reçu de cet auguste Maître une véritable puissance et une véritable bonté. *Ceux qui croiront, dit le Sauveur, opèreront ces prodiges : avec mon Nom ils chasseront les démons, parleront de nouvelles langues, manieront les serpents, ne ressentiront aucun mal des breuvages mortels, et en imposant les mains aux malades, il leur rendront la santé.*

Ainsi la merveilleuse efficacité du saint Nom de Jésus est révélée par le Sauveur lui-même, et c'est ce que les apôtres et les soixante-douze disciples expérimentent dans leurs courses. Qu'il suffise de rappeler ces paroles de saint Luc : *Et les soixante-douze disciples retournent auprès de leur Maître, pour lui dire avec autant d'étonnement que de joie : Seigneur, même les démons nous sont soumis en votre Nom.* Tous les miracles consignés dans nos Livres saints peuvent être attribués à ce saint Nom ; *car, dit saint Bonaventure, il a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la vie aux morts, et l'usage de leurs jambes aux boiteux.* Saint Paul peut être considéré spécialement comme le héraut de ce Nom sublime et divin. Jésus vient de le terrasser sur le chemin de Damas ; il apparaît à Ananie et lui dit : *Va, car cet homme est un vase d'élection que j'ai choisi pour porter mon Nom devant les gentils, devant les rois, et les enfants d'Israël : je lui montrerai combien il lui faudra souffrir pour mon Nom.*

Peu de temps après, Paul est ravi jusqu'au troisième ciel, où il contemple le Sauveur au sein de la gloire, mais au-dessus de toute principauté, de toute puissance, de toute vertu, de toute domination, et au-dessus de tout nom. Saisi d'un saint transport, il s'écrie dans l'ardeur de son extase : *Jésus, mon amour.* A ce nom, tous les habitants du ciel s'inclinent et adorent, les habitants de l'enfer fléchissent le genou et tremblent. Et il lui est révélé que les habitants de la terre doivent également adorer toutes les fois qu'ils entendent ce Nom sacré.— Revenu de son ravissement, il écrit à tous les fidèles : *Qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et jus-*

qu'aux enfers. Il déploie tout son zèle, toute son éloquence pour glorifier ce saint Nom. Sa vie lui est consacrée, il n'a un cœur que pour l'aimer, une langue que pour le bénir, une main que pour l'écrire et le graver. Il pense, mais c'est au Nom de Jésus ; il parle, mais du Nom de Jésus ; il agit, mais par le Nom de Jésus ; il marche au supplice, mais en répétant le saint Nom de Jésus.

“ Arrivé au lieu du supplice, il invoque trois fois le saint Nom de Jésus. Sa tête est tranchée, mais au lieu de verser du sang, elle verse une liqueur blanche comme le lait. La tête fait trois sants, et aux trois endroits qu'elle touche, surgissent trois fontaines que l'on voit encore aujourd'hui. ”

Nous ne pouvons passer sous silence un des faits transmis par la tradition et ainsi raconté par saint Bernardin de Sienne.

“ Tandis que saint Paul prêchait à Athènes, le philosophe Denys, grand parmi les philosophes de l'Aréopage, prenait plaisir à venir l'entendre et à l'interroger. Un jour qu'ils conversaient en marchant, un aveugle passa devant eux, et aussitôt Denys dit à l'Apôtre : “ Si vous dites à cet aveugle : Au nom du Seigneur, vois ! et qu'il voie, je croirai ; mais afin que vous n'employiez pas des formules de magie, je vous prescrirai la forme des paroles que vous prononcerez ; vous direz : Au nom de Jésus-Christ qui est né de la Vierge, qui a été crucifié, qui est mort, qui est ressuscité et monté aux cieux, vois ! ” Paul répondit : “ Afin d'écarter tout soupçon, je veux que vous profériez vous-même ces paroles. ” Denys, quoique païen, se servant de la même formule, commanda à l'aveugle de voir et celui-ci vit aussitôt. Et Denys confessa qu'il croyait en Jésus-Christ. Il reçut le baptême et devint à son tour un apôtre et un martyr.

Dès lors, nous ne serons pas surpris de voir l'estime, le respect, l'amour du saint Nom de Jésus couler comme un grand fleuve à travers les premiers âges et féconder de ses eaux vivifiantes l'angélique piété de nos pères. Ce Nom était comme un pain eucharistique dont ils fortifiaient leur âme, comme une tour imprenable où ils se mettaient à couvert des flèches de l'ennemi ; comme une arme puissante avec laquelle ils se délivraient de leurs douleurs, mettaient les démons en fuite, obtenaient du ciel tout ce qu'ils demandaient ; comme un parfum délicieux dont ils embaumaient leur existence, et qui leur donnait un avant-

goût des plus intimes félicités du ciel. Aussi ne pouvaient-ils satisfaire la soif ardente qu'ils avaient de le répéter. Partout ils voulaient le voir, partout ils voulaient l'entendre. Qu'ils trouvaient insipide et froid tout ce qui ne leur parlait pas de cet aimable Nom de Jésus ! — Choisissons quelques traits, recueillons quelques paroles.

Écoutons saint Augustin. Son âme n'est pas encore ouverte aux suaves épanchements de la grâce ; son esprit étendu, enthousiaste et vif se livre à toutes les ardeurs de sa passion pour les productions savantes des plus brillants génies, et, cependant, dans le plus beau chef-d'œuvre de la philosophie romaine, il rencontre du dégoût et de l'ennui. Pourquoi ? *Parce que, dit-il, je n'y voyais pas écrit le Nom de Jésus, ce Nom si doux que j'avais sucé avec le lait de ma mère, et sans lequel ne saurait me satisfaire ce qu'il y a de plus ingénieux, de plus instructif, de plus élégant.*

Et, en effet, pour les âmes sensibles, fortement trempées et grandes, pour les âmes amies avant tout de ce qui est véritablement beau et élevé, il y a dans le Nom de Jésus une suavité de grâces que rien ne remplace, un sublime de pensées, un infini de puissance et d'amour qui les remplit, les enivre, les enlève et leur fait trouver amer, vide et bas tout ce qui ne renferme pas un Nom si grand et si doux.

Eh ! n'est-ce pas là ce que nous a merveilleusement dépeint le grand saint Bernard ? Ah ! que j'aime à le voir silencieusement assis sur le rocher de sa solitude, lever de temps en temps vers le ciel un regard inspiré ; puis tout à coup faire passer sous sa main les cordes de sa lyre, et jeter dans l'espace un de ces cantiques harmonieux et enflammés que les échos de la forêt se redisent et que les anges ravis portent en chantant dans l'immortalité ! *Le Nom de Jésus n'est pas un simple son qui frappe mon oreille, c'est un trésor riche de sens, de vérité. C'est dans ses profondeurs qu'habite mon salut, ma force, ma lumière, c'est dans ce Nom divin que je reposerai. Ce nom sacré ! on le verra sur mon cœur et ma main, dans mes sens et mes actes ; c'est en lui que j'aurai mon espoir, tout mon bien, mon bonheur et ma paix. Avec lui, dans ce monde, mon âme pourra vivre ; mais sans lui, de ce monde, ah ! bientôt elle sortirait.*

Mais voici apparaître l'époque où le Nom de Jésus ne sera plus seulement dans les cœurs. Il va devenir l'objet d'une louange spéciale, d'une adoration publique et so-

lennelle. En 1274, Grégoire X ordonne à tous les religieux de Saint-Dominique d'exalter partout les excellences et la grandeur de ce nom divin.

Saint François légua le même héritage à ses enfants, qui vont le faire briller dans le monde d'un éclat plus resplendissant et plus beau.

Innocente colombe, cœur tendre, foyer d'amour, sans cesse François s'élève, sur les ailes de la prière, jusqu'au trône de l'Éternel, et dans une de ces communications intimes où il entre avec son divin Sauveur, il entend murmurer à son oreille le désir qu'il a de voir son N. glorifié et la valeur infinie qu'il attache à cette dévotion. Cela suffit pour l'enflammer.

Le Nom de Jésus devient alors comme une manne céleste dont il nourrit ses pensées et ses affections. "Béni soit le Nom de Notre-Seigneur Jésus Christ !" c'est le cri qui s'échappe continuellement de son âme, et la sainte Vierge descend exprès du ciel pour lui dire combien cette bénédiction jaculatoire est agréable à son divin Fils. Il répétait souvent en lui-même que le Nom de Jésus avait pour lui tant de charme et de douceur, qu'il ne pouvait le prononcer sans qu'il lui semblât qu'une suave et miellense nourriture passait par sa bouche, et que toutes les fois qu'il l'entendait, il croyait percevoir les accord d'une suave et mélodieuse symphonie. Saint Bonaventure nous apprend, du reste, que ce mystérieux enchantement, où il était alors intérieurement plongé, se traduisait à l'extérieur par l'expression d'une satisfaction et d'une joie toutes célestes.

Ce n'est pas seulement pour le Nom *pensé* ou *parlé* de Jésus qu'il avait tant de piété, tant d'amour et tant de goût. Combien de fois ne portait-il pas respectueusement à ses lèvres, ne pressait-il pas affectueusement sur son cœur ce Nom sacré quand il le trouvait dans les livres ! Ne soyons donc pas étonnés qu'il "recommandât quelquefois à ses frères de recueillir précieusement toutes les feuilles où ils le verraient *écrit*, et de les placer dans un lieu décent, dans la crainte qu'il ne fût foulé aux pieds."

On comprend que joignant les plus persuasives instructions à l'autorité de si touchants exemples, notre saint Patriarche n'ait pas tardé à voir cette dévotion circuler comme une sève abondante et forte dans les trois ordres qu'il venait de fonder. Ses enfants l'adoptèrent, en effet, avec ardeur, la prêchèrent avec feu, et dans peu de temps

ils eurent la consolation, non-seulement de faire bénir dans toutes les classes le saint Nom de Jésus, mais encore d'ériger des églises et d'obtenir dans quelques diocèses l'institution d'une fête en son honneur.

Saint Bonaventure avait puisé dans la méditation des vertus de notre séraphique Père, une si grande dévotion au saint Nom de Jésus, que non-seulement il prenait un indicible plaisir à s'entretenir de tout ce qu'il contient de grandeur et de sainteté, de délices et de grâce, de bonheur et de gloire, mais qu'il voulait encore l'avoir continuellement sous ses yeux. Aussi, quand on l'obligea d'accepter l'épiscopat, choisit-il pour ses armoiries le Nom de Jésus, qu'il fit peindre au centre d'un soleil lançant de tous côtés ses rayons étincelants, avec ces paroles distribuées entre les rayons : *Soli Deo honor et gloria*, "A Dieu seul honneur et gloire !" Nous en donnons ici une copie tirée d'Hermann, *Copistramus triumphans* :

NOUS VOULONS DIEU.

Oui, nous voulons Dieu.

DIEU A LA NAISSANCE. *Par le baptême.*— On devient *enfant de Dieu* par le baptême. On reste *enfant de nature*, et même *enfant de colère*, sans le baptême.

Notre choix est fait. Nous voulons que tous nos enfants se transforment et se complètent, par le baptême, en enfants de Dieu.

Que nos enfants soient à Lui, à ce grand Dieu, en même temps qu'à nous : c'est là un devoir de créature, un honneur pour la famille humaine et une tranquillité pour les mères, habituellement si anxieuses sur leurs berceaux. Or, nous voulons ce devoir, nous tenons à cet honneur, et nous ne priverons jamais les mères de cette céleste tranquillité.

Donc, n'est-ce pas, mes frères, nous voulons Dieu, à la naissance, par le baptême ?

DIEU DANS L'ÉCOLE.—*Par l'instruction religieuse.*—L'instruction sans la religion aboutit tôt ou tard à des désastres pour l'esprit et pour le cœur, à des désastres pour le foyer et pour la patrie.

L'instruction avec la religion est, au contraire, la source intarissable des consolations pour l'esprit et le cœur, des bénédictions pour le foyer et la patrie.

Notre choix est fait. Nous voulons que nos enfants n'avancent dans l'instruction qu'en avançant dans la religion.

Périssent la lumière qui ferait périr nos enfants ! Mais vive la lumière qui leur apprendra à aimer et à se dévouer ! Périssent la lumière qui brûle ! Mais vive la lumière qui, tout en éclairant, vivifie, fortifie et préserve de la corruption.

Donc, n'est-ce pas, mes frères, nous voulons Dieu dans l'école par l'instruction religieuse.

DIEU DANS LE MARIAGE. *Par le sacrement.*— Le mariage avec le sacrement est une alliance auguste et sacrée. Sans le sacrement, le mariage n'est, hélas ! comme l'indique lui-même le terme de mariage *civil*—qu'une civilité plutôt qu'une alliance ; civilité souvent fugitive et toujours menacée.

Notre choix est fait. Nous voulons que tous nos mariages soient des alliances dans l'honneur et pour l'éternité.

S'unir sans Dieu c'est fragilité. S'unir en Dieu c'est sécurité. Les passions souhaitent la fragilité ; le foyer honnête veut la sécurité ; et nous sommes, nous, catholiques, pour le foyer honnête et la sécurité.

Donc, n'est-ce pas, mes frères, nous voulons Dieu dans le mariage par le sacrement ?

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LE TIERS-ORDRE.

L'état religieux est, en un certain sens, l'état de tous les chrétiens, car si tous ne sont pas appelés à en professer les formes extérieures, tous doivent du moins en embrasser l'esprit ; et nul ne sera sauvé s'il n'en a pratiqué, à un certain degré, les vertus. Ce mot de *religieux* d'ailleurs suffit pour démontrer que ce qu'il y a d'essentiel dans les obligations de la vie du cloître convient à tous les chrétiens, puisque tous doivent être des hommes religieux. Il y a dans l'état religieux deux choses : le but qu'on se propose d'y atteindre, et les moyens extérieurs qu'on emploie pour y parvenir. Or, les religieux n'ont pas une fin différente de celle des simples fidèles : les uns et les autres doivent chercher avant toute chose le règne de Dieu et sa justice, ou, en d'autres termes, faire passer l'affaire du salut avant toutes les autres. Ils ne diffèrent donc que par les moyens qu'ils emploient pour atteindre ce but. Les premiers, afin d'y arriver plus facilement et plus

sûrement, fuient toutes les occasions extérieures qui pourraient les en détourner ; tandis que les autres, restant au milieu du monde, demeurent exposés aux dangers dont il est la source, et sont obligés à cause de cela à plus d'efforts et de courage, afin de suppléer par l'énergie de la volonté à ce qui leur manque au dehors.

Tous ne sont pas astreints à renoncer aux biens temporels qu'ils possèdent, et à pratiquer la pauvreté extérieure telle qu'elle est observée dans tous les monastères : mais tous, pour obtenir le royaume du ciel, doivent être pauvres intérieurement ou détachés des biens de ce monde, au point d'être prêts à en faire le sacrifice dès que Dieu l'exigera. Tous doivent user des biens de ce monde comme n'en usant pas, considérer la richesse comme un péril et comme la source d'une responsabilité terrible devant Dieu, tous, par conséquent, ne doivent ni la désirer avec trop d'ardeur, ni trop s'affliger d'en être privés. Tous ne sont pas obligés d'embraser la virginité ; mais tous doivent être chastes dans la condition où Dieu les a placés, parce que rien de souillé n'entrera dans le royaume des cieux. Ce n'est pas un devoir pour tous de renoncer à leur volonté propre pour s'abandonner entièrement à la volonté d'un autre ; mais c'est un devoir pour tous de se renoncer soi-même, de soumettre sa volonté, non-seulement à Dieu, mais encore à tous ceux qui étant dépositaires d'une portion plus ou moins grande de son autorité, le représentent pour nous sur la terre. Tous, en un mot ne sont pas obligés de renoncer aux jouissances que Dieu nous permet ici-bas ; mais tous sont obligés de garder en ce point cette juste mesure que saint Augustin jugeait si difficile, qu'il regardait comme plus aisé de s'abstenir entièrement que de se contenir.

L'état religieux ne diffère donc de l'état des autres chrétiens que parce qu'il rend le salut plus facile et plus sûr, en éloignant les tentations et les occasions extérieures qui peuvent lui faire obstacle. En un mot, ce n'est pas aux religieux seulement, mais à tous les chrétiens que Notre-Seigneur a dit : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* Tous sont donc tenus de tendre vers la perfection, quoique tous ne soient pas tenus d'y tendre par les mêmes moyens ; et l'état religieux se distingue de l'état des simples fidèles, en ce que les moyens de perfection sont plus en rapport avec le but que l'on veut atteindre : en d'autres termes, les moyens dans l'état religieux sont parfaits comme la fin où ils conduisent.

Pénétrés de ces vérités, qui sont élémentaires en théologie, tous les grands théologiens et tous les maîtres de la vie spirituelle ont enseigné, d'un commun accord, que la vie religieuse ne demande d'autre vocation que la volonté ferme et sincère d'en embrasser les pratiques, et de travailler généreusement à la réforme de ses mœurs. Saint Thomas, entre autres, est très-précis sur ce point, qu'il a traité avec un grand développement dans plusieurs de ses opuscules, dont la doctrine se trouve dans sa *Somme théologique*. Ce n'est que dans ces derniers temps, depuis que l'étude des grands maîtres a été négligée, et qu'au lieu d'étudier la théologie à ses véritables sources, on s'est borné à des abrégés plus ou moins incomplets ; ce n'est que dans ces derniers temps que l'on a eu la singulière idée d'assimiler, sous le rapport de la vocation, l'état ecclésiastique et l'état religieux, et d'exiger pour le second comme pour le premier, un appel spécial de Dieu. L'antiquité et la vraie théologie catholique ont ignoré cette théorie, que contredisent d'ailleurs un grand nombre de faits qui nous sont rapportés dans l'histoire ecclésiastique.

Nous voyons, en effet, que l'entrée en religion a souvent été imposée comme pénitence à de grands pécheurs par des Saints également recommandables par leurs vertus et leurs lumières. Et lorsque saint Bernard enrôlait dans l'état religieux des multitudes d'hommes et de femmes, touchés et convertis par ses prédications ; lorsque sa parole était devenu tellement redoutable, que les femmes et les mères retenaient leurs maris et leurs enfants, dans la crainte que, séduits par son éloquence inspirée, ils ne quittassent le monde pour embrasser la perfection évangélique, les idées qu'on avait alors sur la vocation religieuse étaient assurément bien différentes de celles qu'on en a généralement aujourd'hui ; et la parole du grand thaumaturge n'aurait pas été un tel sujet d'épouvante pour les femmes et les mères, si au lieu d'entraîner sur ses pas dans l'état religieux leurs maris et leurs fils, il s'était borné à leur recommander d'étudier leur vocation.

La profession ou la pratique des conseils évangéliques est donc un droit commun à tous les disciples de Jésus-Christ, et ce droit n'exige de ceux qui veulent en user que la volonté sincère de tendre vers la perfection. J'ajouterai que ce droit devient un devoir surtout pour ceux qui, à cause de leur grande faiblesse, ou par suite de désordres qui ont tellement affaibli chez eux la volonté que tout

dans le monde leur est en quelque sorte un sujet de péché, sont obligés de fuir toutes les occasions, et de chercher un abri contre la tempête dans le port de la vie religieuse. Mais il n'arrive que trop souvent que ceux auxquels elle est le plus nécessaire sont précisément ceux qui s'y sentent le moins attirés. Pour ceux-là, l'état religieux est une véritable vocation, dans toute la rigueur du mot ; de sorte que s'ils la repoussent et restent dans le monde, leur perte devient presque assurée.

L'estime et l'amour de la vie religieuse sont le principal signe auquel on peut juger de la foi et de l'esprit chrétien d'un peuple. L'état religieux n'étant en effet que la profession de la perfection évangélique, plus il y a d'âmes qui se sentent attirées vers lui, mieux on doit augurer du peuple ou de l'époque où ces faits consolants se produisent. Le XIII^e siècle nous offre, sous ce rapport, un exemple merveilleux. L'Église, attaquée de tous côtés, ayant à lutter en même temps et contre l'orgueil des princes qui tentaient d'usurper sa puissance, et contre les doctrines pernicieuses des hérétiques qui essayaient d'altérer la pureté de sa foi, et contre la corruption de ses propres membres, sembla puiser dans la grandeur du péril de nouvelles forces et une nouvelle énergie. Une merveilleuse efflorescence de la foi et de l'esprit chrétien se fit remarquer d'un bout de l'Europe à l'autre. Des Papes pleins de zèle et de vigueur, illustres par leur science et leur sainteté, dirigèrent cet admirable mouvement. Mais entre tous ceux qui y prirent une part active, François et Dominique méritent la première place. Ces deux hommes vraiment apostoliques, qui résumèrent en leur personne les plus nobles tendances et les instincts les plus généreux de l'époque et du pays où ils vécurent ; ces deux hommes si différents de caractère, travaillèrent au même but avec une concorde admirable, et surent imprimer aux Ordres qu'ils fondèrent, avec la variété des types qui les distinguait eux-mêmes, l'affection réciproque qui les avait unis pendant leur vie.

On vit se renouveler alors les prodiges des premiers siècles, lorsque les villes semblèrent en quelque sorte se vider pour peupler les déserts ; lorsque des cités populeuses étaient fondées et habitées par des moines dont la vie retraçait celle des premiers chrétiens. L'état religieux était devenu tellement en honneur que tous voulaient l'embrasser ; de sorte que, pour répondre à l'empressement des populations, et aux besoins de l'Église, ces deux

hommes incomparables se virent obligés de fonder, en dehors des Ordres réguliers qu'ils avaient établis, des Associations qui tenaient le milieu entre l'état religieux proprement dit et la vie chrétienne ordinaire, et offraient ainsi un sûr abri pour ceux qui, se sentant attirés vers la perfection, et ne pouvant quitter le monde, avaient besoin d'une règle accommodée à leur position particulière. Telle est l'origine du Tiers-Ordre de Saint-François.

Cet homme Séraphique avait déjà établi deux Ordres, celui des Frères Mineurs pour les hommes, et celui des Pauvres Dames, pour les femmes. Ce dernier est plus connu sous le nom de Clarisses, qui lui vient de sainte Claire, laquelle en fût la première Abbesse, et contribua le plus après saint François à son établissement. Le nom même du Tiers-Ordre indique le rang qu'il occupe dans les fondations de saint-François. Ce troisième ordre était comme un pont jeté entre le monde et l'état religieux, afin d'attirer vers celui-ci, et de rattacher à son esprit et à ses pratiques tous les fidèles; soit qu'ils fussent isolés, n'ayant avec les autres Frères que les liens d'une charité plus vive et plus tendre; soit qu'ils fussent unis en Congrégations gouvernées par un directeur commun, se réunissant à certaines époques, pour prier et s'édifier mutuellement; soit enfin que, poussés par un attrait plus puissant de la grâce, ils vécussent en commun, après avoir fait profession des trois vœux qui constituent à proprement parler l'état religieux.

Le Tiers-Ordre offre donc à son tour trois formes ou plutôt trois degrés de perfection superposés l'un à l'autre, et dont chacun sert comme de degré pour monter plus haut; de sorte que l'Ordre entier de Saint François, en y comprenant toutes les branches, ressemble à cette échelle mystérieuse que Jacob vit en songe, dont le pied touchait la terre, tandis que le sommet touchait le ciel, et par laquelle montaient et descendaient les Anges. Et, pour ne parler que du Tiers-Ordre, le seul qui nous occupe directement ici, qui n'admirerait la divine souplesse et la merveilleuse élasticité de cette Institution, qui se prête à toutes les formes et à toutes les fins de la vie religieuse, conservant toujours sous cette variété infinie le même fond, le même esprit, je veux dire cet esprit de simplicité, de pauvreté et d'humilité qui caractérisa Saint-François. Aussi voyons-nous, dès le XIII^e siècle, c'est-à-dire presque aussitôt après la mort de ce grand Patriarche, le Tiers-Ordre, qu'il avait fondé, embrasser toutes les pratiques et

toutes les œuvres qui ont servi plus tard de but spécial aux diverses Congrégations que le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes a suscitées en un si grand nombre dans l'Église.

Parmi les Sœurs du Tiers-Ordre, les unes se livrent à l'éducation de l'enfance et de la jeunesse, les autres au soulagement des malades dans les hôpitaux, ou à la visite des pauvres et des infirmes à domicile : celles-ci fondent des orphelinats pour recueillir des enfants pauvres, privés de tout appui par la mort de leurs parents ; celles-là établissent des asiles ou des maisons de refuge, afin de préserver ou de retirer du vice les jeunes filles dont la vertu est exposée dans le monde. Ce caractère d'universalité du Tiers-Ordre de la Pénitence de Saint-François est si frappant, que parmi les saints personnages qui ont fondé dans ces derniers temps, ces Institutions admirables dont nous recueillons tous les jours des fruits, plusieurs, et des plus illustres, étaient déjà Tertiaires de Saint-François. Nous nous contenterons de citer ici le vénérable Thomassucio, instituteur des Hyéronimites de Portugal, saint Colombin, fondateur des Jésuates, saint François de Paule, fondateur des Minimes, saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, saint Vincent de Paul, fondateur des Lazaristes et des Sœurs de Charité, le Cardinal de Bérulle, fondateur des Prêtres de l'Oratoire, M. Olier, fondateur de la Congrégation de Saint-Sulpice, et de nos jours le serviteur de Dieu Vincent Palloti, qui a fondé à Rome la pieuse Société des Missions ; parmi les femmes, sainte Brigitte, fondatrice de l'Ordre du Sauveur, la Bienheureuse Angéline de Corbaro, fondatrice des Tertiaires régulières de Sainte-Élyzabeth, sainte Françoise Romaine, fondatrice des Oblates ; sainte Jeanne de Valois, fondatrice des Annonciades ; sainte Angèle de Merici, fondatrice des Ursulines. Cette simple énumération suffit pour montrer qu'il y a, dans l'arbre précieux planté par saint François, une sève merveilleuse qui se prête à toutes les végétations, et dont l'inépuisable fécondité peut produire les fruits les plus divers et les fleurs les plus variées, puisqu'il a été la souche de tant d'institutions qui semblent au premier abord si opposées par la fin qu'elles se proposent, et par les formes sous lesquelles elles se produisent. Qui sait si ce n'est pas à la sève que ces saints personnages ont puisée au tronc Franciscain sur lequel ils étaient implantés, qu'ils ont dû trouver la pieuse inspiration de fonder d'autres œuvres, en rapport avec les nouveaux

besoins de l'Eglise ? Tous ces grands hommes étaient déjà, en un certain sens, religieux ; tous avaient cet esprit de pauvreté et d'obéissance qui est le fondement de la vie religieuse ; tous en pratiquaient déjà à un certain degré les observances ; tous suivaient une règle et obéissaient à des supérieurs : il ne leur restait donc plus, pour se consacrer à Dieu d'une manière plus intime, que de suivre l'impulsion de l'esprit qu'ils avaient reçu en s'enrôlant dans le Tiers-Ordre de Saint-François.

Considérons de plus près les diverses formes de cette admirable institution. Une femme pieuse ressent le désir de se donner à Dieu d'une manière plus spéciale ; mais elle comprend en même temps qu'elle a besoin pour cela d'une règle qui retienne sa volonté, et donne un but plus précis à ses efforts vers le bien. Obligée par sa position de vivre dans le monde, et ne pouvant à cause de cela embrasser l'état religieux ; ou bien ne sentant point une impulsion assez vive de ce côté, elle prend la résolution d'entrer dans le Tiers-Ordre de la Pénitence de Saint-François. Elle contracte par là le devoir de veiller plus particulièrement sur elle-même, de pratiquer, autant que sa position le lui permet, la chasteté, la pauvreté et l'obéissance religieuse, de fuir les théâtres, le luxe des habits, les amusements mondains, les repas bruyants en un mot tous les plaisirs où l'âme est exposée à perdre le recueillement et la paix. Seule d'abord dans la ville qu'elle habite, elle regarde autour d'elle si elle ne trouvera point, parmi les personnes qu'elle connaît, quelques femmes qu'elle puisse enrôler avec elle sous la même bannière. Elle se fait missionnaire, apôtre de saint François : et par la douce influence de ses vertus, elle attire peu à peu vers elle des âmes qui, travaillées du même besoin, répondent avec empressement à son appel. Dès lors elle n'est plus isolée : une petite Congrégation se forme, avec sa supérieure, sa trésorière et toutes les autres charges des associations religieuses.

Mais l'établissement d'une Congrégation n'est pas toujours possible. Avec l'esprit d'indépendance qui règne aujourd'hui parmi nous, et avec la bizarrerie des caractères qui en est la suite inévitable, il est souvent assez difficile de réunir dans une pensée et une œuvre communes un certain nombre de femmes, et de les amener à sacrifier leur propre individualité aux exigences de la règle. La piété mal dirigée ou mal entendue n'agit, chez un grand nombre d'entre elles, que sur la surface de l'âme, sans

pénétrer jusqu'au fond : et si quelquefois elle réussit à peine à triompher des défauts qui mettent un obstacle sérieux à la grâce, il n'est pas étonnant qu'elle soit sans action sur ces milles petites misères dont le cœur d'une femme ne sait guère se défendre. D'autres fois les obstacles viennent d'ailleurs : car le Tiers-Ordre de Saint-François étant l'œuvre de Dieu, et ayant par conséquent pour but de contrarier les desseins de l'ennemi de notre salut, en rattachant les âmes par un lieu plus intime à Notre-Seigneur Jésus-Christ, doit s'attendre à la persécution, cette épreuve et cette consécration nécessaires de toutes les œuvres divines. Quelquefois l'obstacle viendra de ceux-là même en qui l'on devait trouver protection et appui. Des prêtres, pieux d'ailleurs, mais ne comprenant pas assez les avantages d'une telle institution dans leur paroisse, ou trop peu dégagés des préoccupations de l'amour-propre pour attacher quelque importance à une œuvre qu'ils n'ont pas faite eux-mêmes, ou qui n'est pas entièrement sous leur direction, croiront dans leur opposition au Tiers-Ordre suivre le mouvement d'un véritable zèle, semblables à ceux dont parle Notre-Seigneur en saint Jean, chapitre xvi, qui croient servir Dieu en se déclarant contre ses disciples. *Mais ils feront ces choses, ajoute-t-il, parce qu'ils ne connaissent ni mon Père ni moi.*

De quelque côté que vienne l'obstacle, les membres du Tiers-Ordre se garderont bien de laisser pénétrer dans leur cœur aucun sentiment de dépit ou d'amertume : mais adorant en toute chose, à l'exemple de leur saint Patriarche, la volonté de Dieu, qui sait faire tourner à sa gloire et au bien de ses élus les épreuves qui semblent leur être le plus directement opposées, ils attendront sans murmurer ni se plaindre des temps meilleurs. Ils prieront le Seigneur qui tient en sa main les cœurs de tous les hommes, d'aplanir les difficultés, d'éclairer l'esprit ou de toucher le cœur de ceux qui les suscitent, et de leur inspirer, par sa grâce, des sentiments plus conformes à ses desseins. Ne pouvant vivre en Congrégation, ils ne resteront point complètement isolés pour cela, mais suppléant par une charité et une confiance réciproques l'appui qui leur manque par ailleurs, ils se soutiendront, s'encourageront, se mortifieront mutuellement dans le bien : et en les voyant unis par les liens d'une fraternité toute chrétienne, leurs plus ardents contradicteurs ne pourront s'empêcher d'admirer le principe de cette union et ils finiront par reconnaître leur erreur.

Il y a des âmes faibles et pusillanimes qui se laissent abattre par la contradiction, surtout lorsqu'elle vient de la part de ceux dont la piété et les bonnes intentions sont connues. Il en est d'autres qui, tombant dans un autre excès, et trompées par une confiance aveugle en ceux qui les dirigent, condamnent toute œuvre qui n'est pas soutenue par ces derniers, quoiqu'elle ait pour elle le patronage et l'appui des Souverains-Pontifes, des saints et de l'Église tout entière. Mais les vrais chrétiens doivent avoir le cœur plus ferme et l'esprit plus éclairé. Ils doivent se rappeler que Notre Seigneur Jésus-Christ a eu pour contradicteurs, lors de sa Passion, non seulement Hérode et Pilate et les Pharisiens, mais encore Anne et Caïphe qui étaient prêtres. Or, le témoignage unanime de l'histoire ecclésiastique nous apprend que toute œuvre née de l'esprit de Jésus-Christ a, comme lui, une Passion à subir, et que dans cette Passion se retrouvent plus ou moins tous les personnages qui ont figuré dans celle du Fils de Dieu. La contradiction est même, on peut le dire, le signe qui distingue les œuvres divines. Chacune d'elle est, dans un certain sens, comme celui même d'où elles tirent leur source et leur sainteté, un signe de contradiction posé pour le salut et pour la ruine de plusieurs. Mais, pour un qui contredira l'œuvre de Dieu, cent bons prêtres l'aideront de son appui, de leurs efforts et de leur zèle.

Supposons que par un heureux concours de circonstances, tous les obstacles étant aplanis, le Tiers-Ordre puisse se former en Congrégation, et vaquer librement aux pratiques que la Règle commande aux Sœurs qui en font partie, tout n'est pas fini pour elles; et si la grâce de Dieu parle à leur cœur, elles peuvent tout en restant dans la profession qu'elles ont embrassée, monter plus haut, et tendre à une vie plus parfaite. Elles peuvent s'attacher à Dieu par un lien plus intime, en émettant le vœu de chasteté, et prenant publiquement la livrée de la pauvreté ou l'habit du Tiers-Ordre de saint-François. Mais ici commence le droit de l'Ordinaire : car, comme il s'agit d'une profession et d'un signe extérieur, il est juste qu'ils soient soumis à la surveillance et à l'autorité de l'Evêque diocésain ; et c'est à lui de juger, en consultant les règles de la prudence, s'il doit accorder ou refuser la permission de porter publiquement l'habit du Tiers-Ordre. S'il l'accorde, celles qui l'ont obtenue se trouvent par là même engagées plus fortement à bien vivre, et à faire honneur

à leur habit, en donnant aux autres l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Le vêtement qu'elles portent, en les distinguant des simples fidèles, les sépare d'une manière toute spéciale du monde, de ses assemblées, de ses fêtes et de ses plaisirs, et leur rend comme nécessaire la pratique des vertus qui font la sûreté du cloître. Ce n'est pas tout encore : elles peuvent, si la grâce de Dieu les sollicite, et si, d'un autre côté leur position le permet, se vouer au service des maisons régulières des trois Ordres, s'il en existe dans le lieu qu'elles habitent, et leur rendre mille bons offices pour lesquels il leur serait difficile d'employer des religieuses vouées à la retraite et à la prière. Elles peuvent enfin, si Dieu leur en donne l'attrait, renoncer complètement au monde, en embrassant le Tiers-Ordre régulier, par la profession des trois vœux de religion : car le Tiers-Ordre comporte toutes ces formes et tous ces degrés de la vie religieuse, de sorte qu'il n'est pas une seule position, un seul état d'âme auquel il ne convienne. Ce que nous disons ici des femmes s'applique également aux hommes. Tel est le merveilleux agencement et la magnifique hiérarchie du Tiers-Ordre de saint François. Jamais peut-être aucun homme n'a tissé un filet plus vaste et plus serré à la fois pour pêcher les âmes dans la mer orageuse du monde, et les gagner à Jésus-Christ : et il n'est pas étonnant qu'avec cette organisation si parfaite, le Tiers-Ordre ait enserré, à une certaine époque, dans les mailles de son réseau, la société chrétienne presque tout entière, confondant dans la même pensée et dans la même charité toutes les classes, tous les rangs, tous les sexes, tous les âges, et revêtant de la même livrée les rois les plus puissants et les derniers de leurs sujets.

Il vaut mieux servir Dieu que commander au monde. Que l'on est heureux quand on sert le Seigneur !

—S. François.—*Confér. Monast.* xiiij.

Ne gardez rien de vous-même afin que Celui qui se donne tout entier à vous, puisse aussi vous recevoir tout entier.

—S. François.—*Lettre aux prêtres de l'Ordre.*

Plus un homme se réjouit du bien du prochain, plus il participe à ce bien ; plus il se réjouit de son mal, plus il a part à ce mal. Si donc vous voulez avoir part au bien de tous, réjouissez-vous du bien de tous.

—B. Fr. Gilles.

TERTIAIRES DÉCÉDÉS.

Nous avons déjà publié les noms des frères décédés du Tiers-Ordre. Nous donnons avec ce numéro les noms de ceux qui sont décédés depuis :

NOMS.	DÉCS.	AGES.
Martin Brennen	9 janvier 1887	58 ans.
Louis Leclair	9 septembre "	72 "
Louis J. Chapleau	21 " "	61 "
Joseph A. Manseau	29 octobre "	52 "
F. J. D. Ricard	27 décembre "	52 "
Joseph Laramée	12 janvier 1888	74 "
Joseph Roby	25 mai "	81 "
Rémi Millet	27 novembre "	63 "
François Beaucage	7 mars 1889	50 "
Hyacinthe Fournier	17 mars "	39 "

LES MALADIES ET LEURS AVANTAGES

Les maladies sont des pénitences, et elles " nous arrivent, dit S. François de Sales, par une justice de Dieu tempérée de miséricorde, afin que, ne faisant pas beaucoup de pénitences volontaires pour nos péchés, nous en fassions un peu de nécessaires. Mais bienheureux qui sait prendre ces atteintes de bonne main et changer la nécessité en vertu ! Dieu ne fait pas cette grâce à tous."

Ensuite les maladies sont souvent une occasion de conversion. " A mesure qu'on découvre mieux les misères du monde par la souffrance, dit un auteur, on apprend à se détourner de lui, à marcher du dehors au dedans et à chercher dans le sanctuaire intérieur la consolation de l'ami éternel." Que de personnes dans la santé s'éloignent de Dieu et s'en rapprochent dans la maladie ! Notre séraphique Père S. François en est un remarquable exemple ; c'est une maladie qui a éloigné des folles joies du monde ce noble cœur que Dieu s'est attiré par les tribulations.

Enfin, les maladies sont, pour les justes, des sources de mérites. " Les tribulations si courtes et si légères de la vie présente produisent en nous, dit l'Apôtre, le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire." Et en un autre endroit : " Les souffrances du temps présent ne sont pas comparables à la gloire future qui sera révélée en nous."

Mais, pour produire ces heureux effets, il faut que nous acceptions les maladies comme venant de la main de Dieu, et que nous les unissions aux souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par les mérites duquel seul nos œuvres peuvent acquérir une valeur surnaturelle qui les rende dignes de la récompense éternelle.

Si nous sommes bien persuadés de ces vérités, nous regarderons les maladies comme entrant dans la chaîne des grâces et des miséricordes du Seigneur. Nous les supporterons donc avec patience, sans nous plaindre, bien plus, avec joie. Nous serions bien indignes de notre séraphique Père, si nous agissions autrement. En effet, Dieu voulant donner à S. François ce comble de mérites qui ne vient que de la patience, l'exerça par plusieurs sortes de maladies si graves qu'à peine y avait il une partie de son corps où il ne sentit de violentes douleurs. Elles le réduisirent à un tel état qu'il n'avait plus que la peau collée sur les os; presque toute la chair était consumée. Or, ses souffrances les plus vives, il ne les qualifiait point de souffrances; il les appelait ses sœurs, pour montrer combien elles lui étaient chères. En 1224, étant sur le point de perdre la vue à cause des larmes continuelles qu'il versait, et accablé d'ailleurs de maux nombreux et cuisants, il fit humblement cette prière : "Seigneur mon Dieu, jetez les yeux sur moi et donnez-moi du secours; faites-moi la grâce de supporter patiemment toutes ces infirmités." Une voix lui répondit aussitôt : "François, à quel prix pourra-t-on mettre ce qui fait obtenir un royaume qui n'a point de prix? Sachez que les douleurs que vous sentez sont plus estimables que les richesses du monde, et qu'il ne faudrait pas s'en défaire pour le monde entier, quand même toutes ses montagnes se changeraient en or pur, toutes ses pierres en pierreries et toutes les eaux de la mer en baume."—"Oui, Seigneur, s'écria François, c'est ainsi que j'apprécie les peines que vous m'envoyez : car je sais que vous voulez qu'elles soient en ce monde le châtimeut de mes péchés, pour me faire miséricorde éternellement."—"Réjouissez-vous donc, ajouta la voix : c'est par le chemin où vous êtes que l'on va au ciel." Un jour il endura, comme s'il n'avait rien senti, sauf une impression instinctive d'horreur dès l'abord, une opération douloureuse qui consistait à faire passer un fer rouge à travers les chairs depuis l'oreille jusqu'aux sourcils, et il eut le courage de parler à cet instrument de souffrances en l'appelant *mon frère le feu*, et

de dire au médecin : " Mon frère, si la chair n'est pas assez brûlée, vous pouvez recommencer l'opération."

A ces exemples, joignons la doctrine de S. François de Sales. D'abord, dit ce saint dans une de ses lettres, endurons avec joie : car les souffrances passeront avec le temps ; mais la gloire que nous aurons acquise par elle durera éternellement. " Il n'en est pas des rosiers spirituels comme des corporels ; en ceux-ci les épines durent et les roses passent ; en ceux-là les épines passeront et les roses demeureront." Il enseignait aux malades que " celui qui n'endure rien avec Jésus-Christ n'est pas au train de régner ensemble avec lui. O ! âme en grâce, vous êtes épouse non pas encore de Jésus glorifié, mais de Jésus-Christ crucifié. C'est pourquoi les bagues, les carcans et enseignes qu'il vous donne et dont il veut vous parer, sont des croix, des clous, des épines ; et le festin des noces est de fiel, d'hysope, de vinaigre. Là haut, nous aurons les rubis, les émeraudes, les diamants, le moût, la manne et le miel." Il ne voulait pas qu'on se plaignit, du moins par tendreté et douilletterie : car pour les plaintes qui nous échappent par faiblesse, il savait qu'elles sont naturelles à notre misère et que Notre-Seigneur aussi s'était plaint au Jardin des Oliviers et sur la Croix." C'est par les souffrances que le Père éternel nous rend conformes à l'image de son Fils crucifié, et il est messéant de voir un membre délicat et impatient de la douleur sous un chef tout couronné d'épines." Une autre fois, après avoir cité ce texte de S. Paul aux Philippéens (1, 29) : *Vous êtes heureux, non-seulement de croire en Jésus-Christ, mais de souffrir quelque chose pour lui,*" il ajoutait : " Les moissonneurs ne sont jamais plus aises qu' quand ils sont bien chargés : car c'est signe d'une ample récolte." Il ne voulait pas même qu'on se plaignit de ne pouvoir prier pendant la maladie : en effet, puisque dans l'oraison nous ne cherchons que Dieu et que nous le trouvons dans la mortification, nous atteignons par la maladie le but de l'oraison. " Le Calvaire est même préférable au Thabor ; car c'est de là que descendent toutes les grâces et il vaut mieux être cloué à la croix que de la regarder seulement." Toutefois, soyons bien attentifs à multiplier pendant nos maladies les actes de résignation et les prières jaculatoires. S. François de Sales n'aimait pas non plus qu'on priât pour être délivré de ses souffrances : " Il est bon à la vérité, disait-il, de demander la santé à Notre-Seigneur quand c'est pour mieux le servir, avec la condition toute-

fois si telle est sa volonté : car nous devons toujours dire : *Que sa volonté soit faite !* Néanmoins il est beaucoup mieux de ne rien demander, et de nous contenter qu'il sache notre mal et la grandeur de nos souffrances." " Il faut être en la croix avec humilité, comme indigne d'endurer quelque chose pour celui qui a tout enduré pour nous; et avec patience pour ne pas vouloir descendre de la croix qu'après la mort, si ainsi il plaît au Père éternel." Répétons plutôt la Prière de S. Pie V : " Seigneur augmentez la douleur si vous voulez, mais aussi augmentez à proportion la patience."

En résumé, soyons persuadés de ces vérités : que les plus justes ont des péchés à expier ; que les saints ne peuvent aller au ciel que par la voie des souffrances ; que le ciel ne saurait être trop chèrement acheté. Ces considérations nous feront supporter toutes les maladies avec consolation, avec patience et même avec joie.

CHRONIQUE

Propagation de la foi.—Le R. P. Terrien, délégué pour organiser l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans l'Amérique du Sud, s'est adjoint le R. P. Gallen, sujet comme lui des Missions Africaines de Lyon. Leur mission durera au moins huit ans. Avant de partir, le R. P. Terrien a été présenté au Souverain Pontife qui lui a dit :

" Allez, mon fils, allez vers ces régions lointaines, vers ces peuples à la foi ardente et au cœur généreux ; dites-leur que, si les Conseils de la Propagation de la Foi de la Foi vous ont choisi, c'est LE PAPE LUI-MÊME QUI VOUS ENVOIE, le Pape qui bénit tous ceux qui vous recevront et qui répondront à votre appel."

Tertiaires au Sacré-Cœur.—Nous lisons dans le *Bulletin du vœu national* de Montmartre ; Quel édifiant pèlerinage nous avons à signaler pour le jour du saint Rosaire ! Deux mots suffiront pour en dire toute la beauté : 400 tertiaires de saint François, c'est-à-dire presque tous les pèlerins, communierent à la messe du R. P. Barthélemy, gardien du couvent des RR. PP. Franciscains de Paris. Dans une charmante allocution, le R. P. Mathias montra comment l'image du Sacré-Cœur est un véritable catéchisme à la dévotion de ce divin Cœur : *La croix* indique que cette dévotion doit être pénitente, — *les flammes*, qu'elle doit être éclairée et qu'elle doit éclairer, — *la couronne d'épines*, qu'elle doit être humble et mortifiée ; ce n'est pas une couronne d'honneur, de louange et de roses que doivent ambitionner les amis du Sacré-Cœur, mais plutôt une couronne d'oubli, de critiques, d'humiliation et de mépris.—Une pierre fut bénite à la fin de la cérémonie.

Les prières d'après la messe. — La *Semaine Religieuse* de Lyon, s'appuyant sur les décisions de Rome, donne une série de consultations

liturgiques touchant les prières demandées depuis trois ans par N. S. P. le Pape pour être récitées après les messes basses. Voici le résumé des solutions :

1. Ces prières sont obligatoires : *Sanctitas Sua per decretum mandavit*.

2. Elles doivent être récitées à genoux tout entières, quoique le célébrant se lève généralement pour d'autres oraisons ;

3. Les fidèles qui ne répondent pas à intelligible voix ou qui ne récitent pas le *Salve Regina* avec le prêtre ne gagnent pas les indulgences (300 j.) ;

4. Elles doivent être récitées *immédiatement* après le dernier évangile, quand bien même on aurait à donner la communion après la messe ou à faire quelque autre cérémonie ;

5. Il est convenable que le prêtre prie les mains jointes après avoir laissé le calice sur l'autel ;

6. Le prêtre peut à volonté s'agenouiller sur le palier de l'autel ou sur un autre degré ;

7. En se rendant à cette place, il est libre de faire ou d'omettre l'inclination à la croix ;

8. Il est permis de réciter les prières en français, mais il est mieux d'employer la langue de l'église.

Nous le répétons, toutes ces décisions sont appuyées sur des réponses authentiques ou sur des avis de canonistes autorisés.

Ajoutons que pour engager les fidèles à réciter ces prières avec lui, le prêtre doit lui-même les dire à haute et intelligible voix.

Napoléon Ier faisant le Cathéchisme.—On a souvent cité les admirables témoignages rendus par Napoléon Ier à la divinité de la religion catholique. Mais qui croirait que l'illustre conquérant, devenu l'exilé de St-Hélène, s'était fait cathéchiste d'une enfant ? Voici le trait que raconte à ce sujet l'excellente revue l'*Am. des livres*, dans son dernier numéro :

Il y a une vingtaine d'années de cela, l'archevêque de B.....prenait les eaux à Aix-les-Bains, en Savoie. Pendant le séjour qu'il y fit, on l'appela près d'une moribonde, fille d'un général célèbre dans les guerres du premier empire. Dans l'entretien que le prélat eut avec elle, il ne put s'empêcher de verser des larmes d'attendrissement en l'entendant parler de la religion comme peu de personnes savent en parler. Dans sa stupéfaction, il lui demanda qui avait pu l'instruire à ce point ?

—Monseigneur, répondit-elle, après Dieu, je dois mon instruction à l'empereur Napoléon. J'étais avec ma famille à l'île St-Hélène. Un jour (j'avais alors dix ans), l'empereur me dit :

—Mon enfant, tu es belle, et tu le seras encore plus dans quelques années ; mais ces avantages extérieurs t'exposeront à bien des dangers dans le monde. Comment pourras-tu y résister si tu n'es pas protégée, armée par la religion ? Ton père n'en a pas, ta mère encore moins. Je prends sur moi le devoir qui pèse sur eux ; viens dès demain, je te donnerai la première leçon.

Et pendant deux années consécutives, j'allais au cathéchisme auprès de l'empereur, plusieurs fois par semaine. Il me faisait lire chaque leçon, puis m'en donnait l'explication. Quand j'eus atteint l'âge de douze à treize ans, il me dit :

Maintenant, mon enfant, tu es suffisamment instruite, je le crois. Il

faut à présent penser sérieusement à la première communion. Je vais faire venir de France un prêtre pour te préparer, toi, à cette grande action, et moi, à la mort.

Et l'empereur tint parole.

Question religieuse en Orient. — En Orient, en effet, tout est subordonné à la question religieuse : point de vue qui échappe trop à l'Europe occidentale, purement préoccupé d'intérêts matériels, travaillée par l'esprit révolutionnaire, en rupture avec ses traditions religieuses et nationales : en Orient, pays de conservation par excellence, la religion demeure la base exclusive de la politique. Il est hors de conteste que la succession des Turcs appartiendra à la nation qui aura le mieux fait triompher sa foi religieuse.

De là ce prosélytisme ardent, acharné, auquel, depuis vingt ans surtout, s'adonnent l'Allemagne, l'Angleterre, l'Amérique, la Russie, en prodiguant, sur tout les points, leurs fondations pieuses, leurs prédicants et leur or ; rivaux de la France, ces nations avaient compté que ses désastres de 1871 l'auraient pour longtemps affaiblie.

Mais, de ces adversaires, le plus redoutable assurément, c'est la Russie ; la *Sainte Russie*, ainsi que la nomment les sages, se croit investie d'une mission : dans ses conceptions mystiques, le *Slavisme* ne met pas de bornes à ses projets d'expansion ; son idée est de supplanter le pontificat romain dans la direction spirituelle de l'humanité ; c'est tout une révolution qui s'organise dans le mystère.

Pressée par ses visées, la Russie attaque l'Asie de tous côtés avec une merveilleuse habileté ; maîtresse depuis 1858 de la plus grande partie de la Mandchourie et de la Daourie, en vertu d'un traité conclu avec la Chine, presque à l'insu de l'Europe, et qui place sa frontière à 200 lieues de Pékin ; cessionnaire du sud de l'île Saghalien dans l'empire du Japon et d'une portion importante du Turkestan ; fortement établie par ses armes, son commerce et ses chemins de fer dans les contrées asiatiques centrales ; arrivée à la porte des Indes ; toujours en intrigues dans les provinces danubiennes et sur la ligne des Balkans ; s'étendant ainsi de la mer Baltique à l'Océan Pacifique et pesant à la fois du poids énorme de son territoire sur l'Europe et sur l'Asie cette ambitieuse puissance a pour objectif final d'avoir Constantinople et Jérusalem : — Constantinople comme centre politique ; Jérusalem comme centre religieux de l'universelle domination dont elle caresse le rêve.

Le tzar à Byzance, ce serait la Russie maîtresse du monde et la France dans un total effacement.

Or, ce qui sert le mieux la Russie dans son action diplomatique, c'est son prosélytisme religieux ; c'est le droit de tutelle qu'elle s'est arrogé sur tous les achismatiques de l'Empire ottoman, bien qu'aucune convention ne lui ait reconnu ce droit : se donnant pour la représentante autorisée de l' "orthodoxie", elle ne cesse de s'ingérer à ce titre dans les affaires intérieures de ces jeunes peuples, Bulgares, Serbes, Roumains, Arméniens, Hellènes, échappés d'hier au joug des Turcs.

Ce sont eux surtout qui lui barrent le chemin de Constantinople ; aussi, s'efforce-t-elle d'absorber religieusement ces races nouvelles qui forment des sectes distinctes sous la juridiction des patriarches grecs de Constantinople, d'Athènes et de Jérusalem ; elle sait que les patries elles-mêmes, seraient mortes le jour où ces églises particulières entreraient dans le giron de son "Saint-Synode" ; l'asservissement de

ces peuples à l'autorité religieuse du tzar sonnerait fatalement le glas de leur indépendance ; c'est la théorie de l'autocratie russe que le prince réunit en sa personne le pouvoir civil et le pouvoir ecclésiastique ; c'est également l'opinion des Orientaux que l'idée de nationalité se confond avec celle de religion ; incorporés comme diocèses de l'église orthodoxe, ces royaumes qui renaissent à l'espérance deviendraient donc logiquement de simples provinces russes ; ainsi tomberaient ces remparts que la Providence semblait avoir dressés, à l'heure critique, pour couvrir Constantinople et l'Orient contre le césarisme moscovite.

Pour conjurer ce suprême danger, il est essentiel que ces jeunes nations deviennent catholiques ; en se déclarant *uniales*, elles briseraient du même coup le lien funeste qui les rattache malgré elles par le schisme à l'Empire russe, et elles assureraient leur autonomie politique, avec la conservation de leurs rites, de leurs langues et de leurs institutions propres.

Le triomphe du catholicisme doterait l'Orient des honneurs et des bienfaits de la liberté : il garantirait à la France le maintien de son prestige, de son influence et de ses intérêts dans toutes les Echelles et dans ce bassin superbe de la Méditerranée dont Napoléon 1^{er} rêvait de faire un lac français ; il sauverait enfin la civilisation du plus grave péril qu'elle ait eue dans l'histoire.

Le paysan et ses fils.—“ Paix et médiocrité,” c'est la devise du sage. Un homme sans fortune avait deux fils ; il mourut. L'aîné, sans esprit, sans vertus, sans talents, se glisse à la cour, s'insinue dans toutes les avenues qui conduisent au pied du trône ; il s'avance, il devient l'ami du Prince : c'est qu'il possédait à fond le grand art de ramper, de flatter, de survivre à toutes les circonstances.

Le plus jeune cultive le champ de ses pères.

Un jour, le courtisan devenu comte, dit au fermier :

—Pourquoi n'apprends-tu pas à plaire ? tu ne serais pas obligé de vivre du travail de tes mains. Fi donc ! fais comme moi : tu auras des cordons, des honneurs, des distinctions.

—Et toi, que n'apprends-tu à travailler ? lui dit son frère. Tu ne serais pas réduit à l'humilier tous les jours comme un esclave, et ta vanité ne dévorerait pas tout bas les affronts et le fiel de l'envie ! Tu ne serais pas exposé aux atteintes de la calomnie et aux traits acérés du ridicule ! Fais comme moi, redeviens ton maître !

LÉGENDE DE L'ENFANCE DE JÉSUS.

A la nouvelle du massacre des Innocents, une tribu d'Arabes se leva tout entière et poussa un long cri de vengeance. Sans s'effrayer du nombre, elle vint attaquer le roi des Juifs, le vassal protégé des Romains. C'était la tribu qui avait visité, à la suite des bergers, l'étable de la Nativité, et qui adorait l'image de Jésus et de Marie, sa mère, comme parlant les Toldos. Les vengeurs de tant d'innocentes victimes, de tant de Rachel éplorées, es-

sayèrent de faire des alliances avec plusieurs villes de la Palestine contre le tyran commun. Cette attaque ne fut pas seulement un élan passager ; la mort même d'Hérode, en enlevant aux Arabes l'objet personnel de leurs haines, ne put mettre fin à leur ressentiment. Ils continuèrent avec son fils la guerre qu'ils avaient engagée avec le bourreau des Innocents. Or, avant tout ces événements, un ange était apparu à Joseph, et lui avait dit :

“ Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, fuyez en Égypte et demeurez en ce pays jusqu'à ce que je vienne de nouveau vous parler ; car Hérode cherchera l'enfant pour le faire mourir. ” Le saint patriarche se mit aussitôt en marche ; la divine Vierge reprit sa place sur la douce monture qui l'avait conduite à Bethléem ; elle portait dans ses bras le Roi du ciel, fuyant comme un proscrit les fureurs d'un prince de la terre. La sainte famille se dirigea vers le désert qui sépare la Palestine de la terre d'Égypte. Il fallait que le Sinaï, tout fumant encore des foudres de l'Éternel, vît passer à ses pieds le Dieu du Calvaire entre les bras d'une jeune vierge, pleine de douceur et de grâce. Joseph, le bâton du voyageur à la main, emportait une légère provision de blé, qu'il devait broyer pour leur nourriture sur la route de l'exil. C'est ainsi que les patriarches des anciens jours traversaient les plaines de l'Idumée ; la pierre des solitudes leur servait à la fois de meule pour écraser le froment et d'oreiller pour reposer leur tête. Ils n'avaient point encore franchi les montagnes qui les séparaient du désert ; tout à coup de grands cris répétés par les échos d'alentour arrivent à leurs oreilles. Ce sont les soldats d'Hérode. Quelques-uns d'entre eux sont sur les traces de la famille fugitive. Marie, la douce mère, pressa son tendre enfant contre son cœur, le seul abri qu'elle pût offrir au Roi des rois. En ce moment terrible, Joseph aperçut un grand chêne, dont le feuillage épais pouvait présenter un refuge. Ils allèrent promptement s'y cacher. Dès qu'ils furent à ses pieds, le chêne abaissa autour de sa racine ses rameaux, larges et ombreux. Sous ce berceau de verdure, les proscrits échappèrent aux soldats, qui passèrent sans les remarquer. Après que les meurtriers eurent disparu, les branches de l'arbre hospitalier se redressèrent comme auparavant et la sainte Famille poursuivit son voyage. Une autre fois, Joseph, dans une plaine nue, se voyant poursuivi par les émissaires d'Hérode, prit une poignée de blé, la sema, et aussitôt le blé germa et grandit si vite,

qu'en un instant il se trouva haut et mûr. Il y cacha Marie et l'enfant, et, quand les gens d'armes arrivèrent, prenant Joseph pour un laboureur, ils lui demandèrent si une femme portant un enfant, et un homme avec elle n'avaient point passé par là.—Oui, dit-il, justement quand je semais ce blé.—Les gens d'armes, voyant le blé bon à cueillir, se trouvèrent fort déroutés par cette réponse et allèrent plus loin.

Dans d'autres récits qui ont guidé les imagiers et les peintres du moyen âge, comme on peut le voir par un assez grand nombre de vieux vitraux et des miniatures anciennes, Joseph ne sème pas le blé, mais il a fait croître en un instant la semence que vient de jeter dans son champ un bon villageois. Cet autre personnage, émerveillé, prend sa faucille pour moissonner son champ, et c'est lui qui répond aux hommes d'armes que la femme et l'enfant passaient quand on semait le blé qu'il récolte. Arrivés aux limites de la Palestine, des dangers d'une autre sorte menaçaient les illustres exilés. Les fils d'Israël parcouraient le désert, toujours avides de pillage et de sang. Tantôt réunis en troupes nombreuses, ils résistaient aux forces régulières d'Hérode et des gouverneurs de la Judée ; tantôt, obscurs assassins, ils attendaient seuls leur victime pour la dépouiller dans l'ombre. Afin d'échapper à ces périls, Joseph se joignit à une caravane qui partait pour les régions qu'arrose le Nil. Parmi les pèlerins qui avaient mis en commun les fatigues et les chances du voyage, il se trouvait quelques familles qui emmenaient leurs enfants avec elles. Trois petits garçons et une gracieuse jeune fille s'étaient particulièrement attachés à l'Enfant-Dieu. Ils passaient la journée à ses côtés, sous les yeux de leurs mères. Quand ils se réunissaient ainsi près de lui, avec l'innocence et la simplicité de leur âge, Marie dut les prendre pour les anges de la terre qui venaient former la cour de leur jeune roi.

Un soir, la caravane était arrivée au pied d'une montagne dont l'ombre entretenait quelque végétation au sein des solitudes. Une grotte naturelle formée par l'enfoncement d'un rocher invitait au repos par sa fraîcheur. Marie vint s'y asseoir. Elle tenait dans ses bras son doux Fils. Cependant ses compagnons étaient près de lui, lorsque deux serpents d'une grandeur extraordinaire s'élançant du fond de la caverne et dardent en sifflant leurs langues acérées. Les jeunes enfants poussent un cri d'effroi ; mais Jésus, quittant sa divine mère, s'avan-

ce à la rencontre des deux reptiles, et s'arrête debout devant eux. Les serpents, effrayés à son approche, s'enfuient sans avoir fait aucun mal. Ainsi, dans ces déserts, sans autres témoins qu'une vierge et quelques enfants, l'antique serpent, l'éternel ennemi de la femme, voyait sa puissance écrasée par le rejeton d'une fille d'Eve.

Un matin, les divins voyageurs avaient perdu les traces des caravanes au milieu de ces mers de sable. Tout à coup un lion du désert vint à traverser la solitude. A l'aspect de l'Enfant-Dieu, il approche avec respect, et, après avoir caressé le Fils de Marie, il dirigea les pas égarés de Joseph, et ne s'éloigna qu'après lui avoir indiqué son chemin.

Vers le soir, quand les hôtes farouches de ces régions brûlantes se rendaient en troupes aux fontaines, s'ils venaient à rencontrer la sainte Famille, ils s'en approchaient en témoignant leur joie, et la précédaient pour lui servir de guides jusqu'à ce qu'on fût arrivé au lieu de la halte pour la nuit. C'était l'accomplissement de la parole d'Isaïe : " Le lion s'assemblera avec le tigre et le léopard, et un petit enfant les conduira comme le berger fait ses agneaux."

Après avoir marché quelque temps, les voyageurs rencontrèrent une troupe de brigands qui vinrent fondre sur eux, s'emparèrent de tous les effets et de toutes les provisions, et se disposaient à emmener les captifs. Déjà ils étaient enchaînés et couchés à terre comme un vil butin ; mais, au moment où, rassemblant leurs captures, les hardis voleurs allaient les charger sur leurs rapides coursiers, on entendit au loin dans désert un grand bruit semblable à celui d'une armée royale qui s'avancait avec des cymbales et des coursiers bondissants. Un nuage de poussière s'élève à l'horizon sous les pas des guerriers. Les Arabes effrayés, croient que les soldats d'Hérode, depuis longtemps à leur poursuite, les ont enfin découverts ; ils s'enfuient à la hâte, laissant à terre les dépouilles dont ils venaient de s'emparer. Les captifs, ainsi délivrés, se lèvent pour saluer leurs libérateurs, mais ils ne voient que l'Enfant-Dieu avec Joseph et Marie, qui, s'approchant, brisaient leurs fers. Tout surpris ils leur demandaient : " Où est donc le roi dont nous entendions l'approche, et dont l'arrivée nous a sauvés ?" Le lendemain la caravane reprit sa route. A l'heure où le soleil, descendant lentement à l'horizon, laissait tomber ses derniers rayons sur la solitude embrasée, les saints

voyageurs étaient arrivés à l'ombre d'un palmier qui étendait dans les airs sa corbeille de verdure. La divine Vierge, fatiguée d'une course longue et pénible, accablée par la chaleur et la soif, s'assit au pied de l'arbre bienfaisant. Puis, montrant à Joseph les dattes fraîches cachées dans le feuillage du géant des déserts :

“ Oh ! si je pouvais, dit-elle, à Joseph, courber une de ces branches et en détacher les fruits !

--Et moi, reprit le patriarche, je songe aux fontaines du doux pays de Judée. Qui nous donnera des sources d'eau vive pour nous désaltérer ?

Pendant ces plaintes touchantes, l'Enfant Jésus reposait sur la poitrine haletante de sa mère. Se levant alors sur les genoux de la douce Vierge, il appuya ses petites mains sur le tronc de l'arbre vigoureux, et lui dit :

“ Courbe ta tête, fier palmier, et présente à ma mère les fruits de tes rameaux.” L'arbre gigantesque inclina sur-le-champ sa chevelure de feuillage jusque sous les mains de Marie. Les fruits que le soleil d'Arabie avait fait mûrir furent cueillis pour la nourriture du roi des rois.

Après cette miraculeuse récolte, le palmier, comme un fidèle serviteur, demeurait penché, attendant l'ordre de son maître. Lui parlant une seconde fois, l'enfant dit : “ Releve maintenant ta tête, fils du désert, et fais jaillir à tes pieds les sources des eaux qui arrosent tes racines.”

Le palmier, docile, releva lentement ses branches dépouillées. Cependant une fontaine limpide s'ouvrit à ses pieds. Joseph y puisa abondamment l'eau dont il avait besoin. Comme pour remercier l'arbre hospitalier, Jésus lui adressa une dernière fois la parole :

“ Parce que tu m'as offert tes fruits et versé l'eau de tes fontaines, je veux qu'une de tes branches soit plantée par les anges dans les jardins de mon Père. Désormais quiconque aura triomphé dans les combats de Dieu sera couronné de ton feuillage.”

En même temps on vit un ange détacher un vert rameau et l'emporter vers les cieux. Un autre soir, la caravane avait fait halte près d'une fontaine qui coulait dans ces solitudes. Un bouquet de palmiers, rafraîchis par son onde, élevaient leurs rameaux au-dessus d'elle. On n'était plus qu'à une journée de marche de la terre d'Égypte, et les divins voyageurs allaient enfin trouver le repos dans l'exil. La nuit fut douce et calme. Le gazon, fleuri, offrait un tapis moelleux aux membres fatigués. Marie

reposa son Fils sur cette couche de verdure, et l'enfant Jésus s'endormit au milieu des fleurs, qui semblaient former une couronne autour de sa tête. Le lendemain, les autres voyageurs se remirent en marche de grand matin ; ils touchaient au terme de leur pèlerinage. Les uns songeaient au sol de la patrie, qu'ils allaient revoir, d'autres aux deuceurs du foyer paternel, aux embrassements de leurs épouses ou de leurs mères. Mais qu'importe au proscrit le lieu de l'univers où il aille porter ses pas ? Au sein des villes peuplées, l'exilé ne rencontre que le désert ; parmi les bruits de la terre étrangère, tout est silence à son oreille, tout est amertume pour son cœur. Marie et Joseph laissèrent donc s'éloigner la caravane, et respectèrent le sommeil de Jésus. Assise près de lui, sa mère le contemplait avec un regard plein de douceur et de tristesse. Cependant Joseph faisait les préparatifs du départ, lorsque deux brigands qui avaient suivi les traces des voyageurs aperçurent la sainte Famille. Ces hommes, jeunes encore, étaient chefs d'une des bandes armées qui faisaient la terreur de ces lieux. Leurs noms étaient Titus et Dumachus. La vue d'un enfant endormi, d'une femme jeune et craintive, d'un vieillard sans défense, fit éprouver à Titus un sentiment de pitié inconnu jusqu'alors à son cœur. Son compagnon tenait déjà le fer levé sur la tête de Jésus ; Titus arrête son bras et lui reproche sa barbarie. Dumachus, étonné d'un pareil langage, résiste à ses efforts. Pendant cette discussion, l'Enfant-Dieu s'était réveillé ; son premier regard tomba sur les brigands, dont l'un venait de se constituer son défenseur. Enfin Titus, pour fléchir son farouche collègue, lui propose de payer lui-même la rançon des voyageurs. Le prix en est fixé à trente drachmes. Le bon voleur, détachant sa ceinture, livre à Dumachus les pièces d'or qu'elle contenait.

“ Le Seigneur récompensera votre dévouement, lui dit Marie, il vous protégera de sa droite.”

L'Enfant-Jésus le remercia d'un sourire, bientôt, remontant sur leurs caavales légères, les durs voleurs quittèrent la sainte Famille et cet enfant qu'ils ne pensaient plus revoir. Plusieurs auteurs prétendent que Titus, au lieu de suivre son compagnon, offrit à la sainte Famille l'hospitalité dans son repaire, bâti comme le nid de l'aigle, au sommet d'un rocher, et dont on montre encore aujourd'hui les ruines aux pèlerins de Palestine. Et dès le matin, quand fut venu le moment de laisser partir ces

hôtes divins, il fixa un dernier regard sur l'Enfant-Jésus ; puis, en forme d'adieux :

“ O aimable enfant, lui dit-il, si jamais l'occasion se présente d'être miséricordieux à votre tour et de reconnaître ce bienfait de votre délivrance, puissiez-vous ne pas oublier celui qui vous le rend.”

Le soir du même jour, les illustres exilés apercevaient les montagnes d'Égypte.

(*Légende de Notre-Dame*).

FETE DE LA SAINTE VIERGE EN JANVIER

LES EPOUSAILLES DE LA VIERGE MARIE.

(23 janvier.)

Le premier acte de la vie de Celle qui devait être la Mère de Dieu, dont l'Évangile fasse mention, est celui de son mariage avec un descendant de la maison de David, Joseph, fils de Jacob.

Comme le remarque saint Ignace d'Antioche, “ la virginité de Marie, sa conception virginale et la naissance du Christ, devaient rester un mystère pour le prince de ce monde.”—Les fiançailles de Marie et son mariage avec le chaste Joseph serviront donc à couvrir le mystère de la virginité de la Mère de Dieu. En attendant que le mystère de l'Incarnation du Verbe pût être manifesté aux nations, ce mariage introduisait, parmi son peuple, Jésus comme fils de Joseph de Nazareth, comme fils de David, par conséquent avec le premier des caractères messianiques.

À l'époque de sa majorité qui, pour les juives, se plaçait vers l'âge de quatorze ans, Zacharie remit la jeune vierge aux mains de ses parents, à Nazareth, pour qu'elle y fût mariée, d'après la loi des Hébreux. La postérité temporelle était l'honneur des femmes en Israël : toutes les bénédictions de l'ancienne Alliance s'y rattachaient ; l'avenir du monde tenait à la perpétuité de la race d'Abraham, qui devait donner à la terre le germe béni en qui seraient sauvées les nations. Marie, issue de la famille royale de David, devait, aux termes de la loi mosaïque épouser son plus proche parent. Or, le Booz de la nou-

velle Ruth, était un homme juste, nommé Joseph, fils de Jacob et frère de Cléophas. Il descendait de David par la lignée de Salomon, de même que Marie en descendait par l'ancienne lignée Bethléémique de Nathan. Marie fut donc fiancée à Joseph, selon les rites accoutumés, au mois hébraïque de Sébeth (23 janvier 737).

Les fiançailles, *desponsatio*, et le mariage, *deductio sponsæ in domum sponsi*, étaient, suivant les coutumes juives séparés l'un de l'autre par un intervalle d'au moins un an. L'histoire évangélique confirme cet usage, et c'est entre les deux actes que s'accomplit le grand événement de l'Incarnation du Verbe. Marie était fiancée à Joseph, mais elle n'était point encore entrée dans la maison de son futur époux, quand l'ange lui révéla qu'elle serait Mère.

C'est à l'initiative du célèbre Gerson, chancelier de l'Université de Paris, lequel avait une dévotion spéciale à saint Joseph (Dieu voulant se servir de ce grand homme pour promouvoir le culte de l'Époux de Marie), que l'on doit la célébration de la fête des Épousailles de la Sainte Vierge. Le pape Paul III donna à un dominicain, le P. Pierre Doré, mission d'en rédiger l'office, et, en vertu d'une bulle en date du 22 août 1725, Benoît XIII étendit cette fête à l'Église universelle, pour être célébrée partout où les ordinaires des lieux en demanderaient l'autorisation.

L'office est calqué, dans son ensemble, sur celui de la Nativité de la Sainte-Vierge. Au 1^{er} nocturne, on lit ces pages ravissantes, des Cantiques où la beauté de la Vierge Marie était célébrée d'avance par l'Esprit-Saint. Au 2^e nocturne, nous méditons cette large exposition que saint Bernard a donnée du plan providentiel de la Sainte Trinité sur les événements de la vie de Celle qui serait associée à la rédemption du genre humain. Au 3^e, saint Jérôme, en qui se résume la tradition des temps apostoliques, explique les motifs des chastes épousailles de Marie et de Joseph.

O saints Époux, l'objet des complaisances de la Divinité adorable et de l'admiration des anges, bénissez les familles de celles qui lisent ces lignes : ces familles chrétiennes mettent en vous leurs plus fermes espérances pour traverser sans naufrage les périls de cette mer orageuse et pour supporter jusqu'au bout, avec fermeté et avec joie, les épreuves que l'amour conjugal peut bien adoucir, mais sans pouvoir les supprimer.

TABLE DES MATIÈRES

DU SIXIÈME VOLUME

	PAGE
Action de grâces après la sainte communion.....	155
Ames (les) du purgatoire réclament notre secours.....	289
Amie (une) des âmes du purgatoire	208
Annuaire du Sacré-Cœur, 1889.....	128
Appel du Souverain Pontife	258
Avis touchant la prière pour les morts.....	293
Baptême d'un noble Carian.....	315
Baptême à Trébizonde.....	121
Bse Marguerite-Marie et les âmes du purgatoire.....	300
Catholiques fervents	186
Cause de Vén. Marguerite-Bourgeois	123
Cantique des Canadiens au Sacré-Cœur	220
Centenaire de Baltimore.....	343
Celui qui peut faire son testament doit le faire en temps utile.....	48
Chapitre général des Franciscains	217
Chânes de saint Pierre	217
Charité et humilité.....	188
Charité (la).....	231
Chemin de la Croix et le Tiers-Ordre.....	47
Clergé (le) russe.....	89
Congrès catholique:—Etude sur le Tiers-Ordre.....	197, 267, 302
Coiffe (la) blanche.....	218
Correspondance:—P. Nolin, S. J.	223
Commémoration des Sacrés Stigmates.....	225
Conversion des juifs.....	124
Couvent franciscain en Chine.....	283
Consécration des familles au Sacré-Cœur	158, 287
Confrérie des âmes du Purgatoire	343
Consultation:—MM. Figuiet et Flammarion	343
Crucifix qui guérit	121
Croix du cimetière (poésie)	320
Crèche (la) et la Croix	16
Dévouement d'un franciscain	186
Destruction de la cathédrale d'York.....	4
Deux (Les) sauveurs (légende)	21
Diffusion de l'esprit de prière	157
Douceur cachée dans la Règle du Tiers-Ordre.....	161
Echos des fraternités	14, 19, 55, 85, 114, 154, 280, 337
Edison (le fameux)	344
Eglises d'Orient.....	253
Élection du ministre général.....	330
Episode de la vie de dom Bosco	58
Esprit de pauvreté.....	316
Explication de la Règle.....	35, 67, 104, 142, 170, 202, 278

	PAGE
Faire dire des messes pendant sa vie.....	284
Fête à Saint-Sulpice.....	28
Fête de la sainte Vierge en janvier.....	383
Fête du Sacré-Cœur de Jésus et consécration.....	189
Fleurs de la visite du Tiers-Ordre en 1888.....	7
Fleurs offertes à Marie.....	102
Frère Jean.....	291
Frédéric, (Rév. P.) à la Pointe-du-Lac.....	316
Frère et sœur (épisode).....	187
<i>God save the Queen</i>	244
Heureuse nouvelle.....	352
Histoire des jésuites.....	123
Honneur à Mgr de Montréal.....	123
Horrible supplice d'un gentilhomme.....	295
Invention de Noël.....	327
Insultes aux religieux de Rome.....	122
Invoquez sainte Anne.....	171
Jérusalem.....	316
Jésus crucifié.....	65
Légende de l'enfance de Jésus.....	377
Ligue du Cœur de Jésus.....	29, 59
Luxe (le).....	156
Martyrs du Japon.....	52, 76, 116, 150, 180, 214, 237, 280
Main de Dieu.....	28, 121
Maladies et leurs avantages.....	371
Messe quotidienne.....	259
Messe pour une âme du Purgatoire.....	299
Mois de Marie.....	97
Mortification dans les détails de la vie.....	8, 38, 69, 106, 146, 174
Napoléon Ier faisant le catéchisme.....	375
Notre-Dame de la Merci.....	243
Nous voulons Dieu.....	360
Nom de Jésus dans l' <i>Ave Maria</i>	276
Olier, (M.) fondateur de S.-S. et Marie.....	102
Ouvriers chrétiens à Venise.....	187
Paysan, (un) et ses fils.....	377
Paroles du Souverain Pontife sur le Canada.....	284
Pauvre (une) bergère et Marie.....	101
Pèlerinage à Joliette.....	145, 191
Pèlerinage des tertiaires à N.-D. de Lourdes.....	28
Pèlerinage américain en Terre-Sainte.....	155
Petit in-12 de Voltaire.....	56
Pêcheurs invétérés et leur purgatoire.....	293
Pie IX et un miracle.....	57
Plaies de N.-S. J.-C.....	291
Prières après la messe.....	374
Propagation de la foi.....	374
Prières à la sainte Vierge.....	103
Prière à la Bse Marguerite-Marie.....	95
Prière pour les juifs.....	86

	PAGE
Prière au Saint-Esprit.....	213
Prière pour les morts est agréable à Dieu	296
Purification	2
Portioncule	193
" à Rome	283
Prix du crime (légende)	245
Profession à Montréal	3-0
Qu'est-ce qu'une consécration au S.-C.....	221
Quelques conseils pour le carême.....	73
Quelques réflexions sur le Tiers-Ordre.....	361
Question religieuse en Orient.....	370
Questions sur le Tiers-Ordre:	
<i>Scapulaire</i>	314
<i>Indulgence plénière</i>	20
<i>Absolution générale</i>	21
Respect à Marie	274
Retour de Saül (légende).....	285, 317, 345
Reconnaissance des âmes du Purgatoire	297
Reliques de la vraie Croix	344
Rédaction aux abonnés.....	1
Réparation.....	13
Renseignements sur le Carmel et le saint scapulaire.....	116
Roi de la vallée (légende).....	345
Rousselot, (Rév. V.) P.S.S.....	257
Saints de l'ordre séraphique.....	90
Statue de la sainte Vierge chez les protestants	122
<i>Stabat Mater</i> et la Crèche	335
Saint Joseph et le carême.....	33
Saint François d'Assise, sainte Claire d'Assise et le S. S. de Pautel..	129
Sultan et les sœurs de charité.....	155
Symbolisme du cordon de saint François	137
Tertiaires décédés.....	371
Terre-Sainte.....	42, 344
Texte de la sentence contre N.-S. J.-C.....	88
Tertiaires au Sacré-Cœur.....	374
Thérèse, (sœur) décorée	345
Tiers-Ordre et la paroisse.....	278
Tiers-Ordre (le).....	232, 263, 310
Tiers-Ordre à Trois-Rivières	315
Tombeau de saint Louis	205
Travaillons pour l'éternité.....	325
Translation des reliques de saint Antoine de Padoue	23
Très saint Nom de Jésus.....	354
Turquie et Arménien catholique.....	89
Vallée des délices ou saint Viatique vengé (légende).....	91
<i>Venite adoremus</i>	126
Vertu de la croix.....	217
Vision de sainte Gertrude.....	280
Victoire du vén. D. Scott, à Paris.....	321
Visite des malades.....	340
Vigilance sur ses paroles.....	46
Vœu de virginité de la Bse Angéline de Marsciano	166
Voulez-vous recevoir le Saint-Esprit.....	211